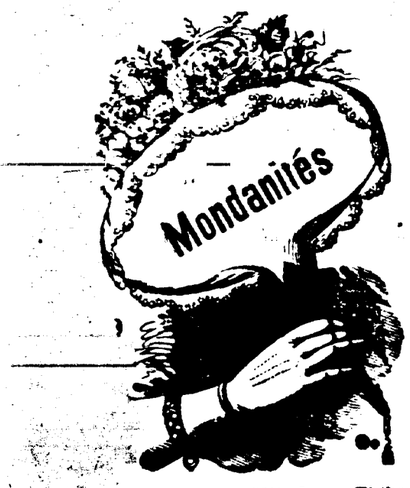
SOIR D'ÉQUINOXE

Le ciel a la couleur du sang et de la mort....
Il va s'emplir du soir crispé de l'équinoxe,
D'un soir déconcertant ainsi qu'un paradoxe,
D'un soir tragique au large et calme sur le port.
Ecoute le bruit frais de la mer sur la cale.
Tout va calmir au cœur de la nuit terminale.
Tout va choir dans l'abime : et l'ombre aura passé.
Ah ! l'ombre passera sur nos cœurs, sur nos âmes,
Sur nos cœurs plus crispés que le soir, plus blessés.
L'ombre finit par dévorer toutes les flammes,
Et les plus beaux soleils en elle ont disparu.
Ah ! toutes les ardeurs dont nous avons vécu,
Tous les frémissements de nos cœurs éperdus,
S'aboliront aussi au calme mortuaire ;
Et nos émois pareils au ciel couleur de sang,
Les spasmes de douleur qui traversent nos flancs,
Molliront peu à peu dans la nuit délétère,
Dans la sérénité lugubre de l'oubli.
Une fois le destin de l'amour accompli,
Nous aurons oublié que nous avons souffert,
Et nous serons des morts qui semblent encor vivre.

.....

Mais l'ardeur de la nuit va réchauffer la mer,
L'occulte ardeur de l'ombre étreindra la mer ivre.
Ecoute la risée qui caresse la mer....
Non, ici-bas, le calme n'est jamais qu'un leurre.
Nulle sérénité réelle, nulle mort.
Ah ! ne crois pas qu'en nos cœurs jamais rien ne meure ;
Ne crois pas à la mort : c'est le plus faux des rêves !
Un tragique remous gîte en toutes nos heures.
Le ressac vient courir dans le plus sûr des ports,
Et la lame de fond sur la plus molle grève ...
Ecoute le ressac allonger son faux bruit,
Et recueille ton âme par l'ombre élargie.
Soir calme ! Il va venter grand frais toute la nuit.
Silence ! Il faudra bien souffrir toute la vie.



Le mariage de Mlle Laure Thibodeaux, fille de M. et Mme Benjamin Thibodeaux, avec M. Thomas J. Wiltz, sera célébré Jeudi, le 20 Octobre à onze heures du matin, à une messe nuptiale à l'église St Augustin. Les amis des deux familles sont invités à assister à la cérémonie pour laquelle on n'enverra pas de cartes.

M. et Mme Pearl Wight et Mlle Pearl Wight sont arrivés Jeudi de New York où ils ont fait un court séjour après avoir passé l'été à Narragansett Pier, aux White Mountains et à Boston.

M. et Mme Paul Gelpi sont de retour de New York et de Waukesha où ils ont séjourné pendant plusieurs mois.

Mme Walter C. Flower et ses filles, Mlles Marion et Adèle Flower reviennent de Buffalo N. Y. où elles ont passé quelque semaines à leur retour d'un long voyage en Europe.

M et Mme C. M. Soria sont revenus ces jours passés de Cobourg, Canada.

M. et Mme Omer Villeré et leur famille sont revenus lundi de Waveland où ils ont passé la saison.

M. Ernest T. Florance est de retour d'un voyage au Nord et à l'Est.

M. et Mme J. Gustave Olivier et leur famille et Mme Léon Joubert sont de retour de la Passe Christian.

Mme George Denègre passe quelques semaines à sa résidence d'été à Biloxi.

Mme W. P. Brown et ses enfants sont attendus de New-York aujourd'hui.

M. et Mme E. J Merilh et leur famille sont de retour de Waveland, Miss. Mme Merilh et ses filles, Mlles Mathilde et Paula Merilh, ont passé une grande partie de la saison dans la Caroline du Nord.

M. et Mme William J. O'Donnell sont à la Passe Christian pour quelques semaines.

Mlle Marie Théard, la fille de M. et Mme Alfred F Théard, sera une des charmantes débutantes de l'hiver.

Mme Gordon Orme est de retour de la Caroline du Nord.

Mlle Stéphanie Levert et Mlle Minda Meyer sont parties mardi pour Chicago.

Mme George Aldigé et son fils, James, sont de retour de New York et d'Atlantic City.

Mme T. S Macon est arrivée d'Atlanta ces jours derniers.

M. et Mme Marshall Ballard ont donné un grand dîner au Country Club mercredi dernier.

Le Dr et Mme J. J Castellanos et Mlle Margot Castellanos sont de retour de Chinchuba, Lne, où ils ont passé l'été.

Mme Jules Denis est arrivée de New York il y a quelques jours. Elle a passé à Philadelphie, Mlle Willie Davis, qui y passera une partie de l'hiver. Mlle Aimée Denis est actuellement à Atlanta.

Mme Victor Meyer passe quelques semaines à New-Hope, Kentucky.

Mme Thomas J. Semmes est partie hier Montgomery, Ala, où elle passera quelques jours.

Mme Charles B. Maginnis, Mlle Elizabeth Maginnis et Mlle Ruth Bush dont le séjour en Europe a duré plusieurs mois, se sont embarquées pour New York mercredi.

M. et Mme Clifton Pierson Walker sont actuellement à Chicago où ils ont l'intention de fixer leur résidence.

M. et Mme Emile Allgeyer et leur famille sont de retour de l'Europe.

Mme Bessie Behan Lewis est arrivée ces jours passés de la Virginie où elle a passé quelque temps avec Mme Sidonia Wiltz Billups.

Le Gen. et Mme W. J. Behan sont de retour d'un voyage au nord et à l'Est.

M. Robert Allgeyer passera l'hiver au Texas.

Mme Nita B. Weber est arrivée de Biloxi ces jours derniers et passe quelque temps avec Mme F. Formento et Mlle Chiapella, en leur résidence de l'avenue Esplanade.

Le Juge et Mme Joseph A. Breaux ont été récemment les hôtes de M. et Mme C F. McNeil, à Port Arthur, Texas.

Mlles May et Sallie Dart sont revenues de la Caroline du Nord et vont terminer la saison à Waveland, Miss., avec leurs parents, M. et Mme Henry P. Dart.

Mlle Marie Théard passe une quinzaine de jours à Jeannerette, Lne., chez sa tante, Mme Jules Delvallie.

Mlles Céleste et Lois Janvier sont arrivées de New York lundi, à bord du Comus.

On célébrera à Christ Church le 16 Novembre, le mariage de Mlle Clotilde Keller, fille de M. et Mme George Keller, avec M. Ralston Cole.

M. et Mme Joseph A. Hincks, Mlle Emma Hincks et Mme John Robin et ses enfants sont rentrés à la Nouvelle Orléans ces jours derniers, après avoir passé plusieurs mois dans les environs de Hammond, Lne., où ils ont une belle résidence.

Les Dames Ursulines de la Nouvelle-Orléans, font des invitations pour la célébration du Jubilé d'Or de la Sœur Ste-Cécile et pour la cérémonie d'une Profession Religieuse dans leur Chapelle, vendredi matin, le vingt et un octobre, à neuf heures.

La réunion annuelle de l'Association de l'Alumnae des Ursulines aura lieu au Couvent le Jeudi, 10 Novembre à neuf heures du matin.

Le Prof. Felipe Fernandez, Mme Fernandez et leurs enfants sont revenus jeudi dernier d'Espagne où ils ont passé quatre mois.

M. et Mme Lamar Quintero sont de retour d'un long séjour dans l'Amérique du Sud.

M. Ludovic Lafargue, sa fille, Mme Sarraco et Mlle Adèle Henrionnet sont partis mardi pour Fort Worth, Texas, où les attendait M. Sarraco qui les avait précédés de quelques jours dans cette ville où ils vont fixer leur résidence.

Mme Frank P. Gravely et Mlle Alice Gravely sont arrivées ces jours derniers de la Caroline du Nord où elles ont séjourné pendant plusieurs mois.

M. Benjamin Oxnard passe quelque temps sur l'habitation Adeline.

M. et Mme Edouard May sont de retour d'un voyage en Europe

Mme Gustave Kohn et sa fille, Mlle Thérèse Kohn ont quitté Atlantic City et sont actuellement à Hot Springs, Ve.

Mlle Alma Kruttschnitt et Mme Jos. Paxton Blair sont arrivées du Nord mercredi.

M. et Mme George Nott ont été les hôtes de M. Armide Hopkins, à Biloxi, ces jours passés.

Le Dr et Mme George K. Pratt, Jne, sont de retour de la Passe Christian où ils ont passé l'été.

Mme C. V. Labarre et M. et Mme Sidney Lee Ingles sont partis récemment pour Houston, Tex., où ils vont demeurer.

M. et Mme W. C. Dufour se sont embarqués hier pour l'Europe où ils vont voyager pendant six semaines. En leur absence leur fille, Hélène et leur fils, Elmore, demeureront avec M. et Mme Elmore Dufour.

Mme Albert Baldwin est de retour de Chicago où elle a passé quelque temps en quittant Atlantic City.

Mme Frank Deléry fait des invitations pour le mariage de sa fille, Mlle Irène Marie Deléry avec M. E. Léonce Perrin, mariage qui sera célébré mercredi, le 26 octobre, à 5 heures, à l'Eglise du Sacré-Cœur, rue Claiborne. Une réception aura lieu de 6 à 8 heures, à la résidence de la mère de la mariée, 2007 rue Labarpe.

M. et Mme Irving Lyons, Jne, passeront l'hiver avec M. et Mme E. von Mysenbug, en leur résidence, à l'angle des rues Seconde et Chestnut.

Mlle Pauline Sarpy est partie hier pour New York, et passera quelques mois à Philadelphie et à Boston.

M. et Mme Ernest Choppin et leur fils Alton, sont de retour de Covington, Lne, où ils ont séjourné quelques semaines.

M. et Mme A, Brittin sont attendus de New York cette semaine.

M. et Mme L. Barnet, Mlle Jeanne Barnet et Mme Raymond Braud et ses enfants sont revenus ces jours derniers de Lewisburg, Lne.

Mlle Maud Eustis passe quelque temps chez M. et Mme George Russell, à Milwaukee.

Le mariage de Mlle Marie Louise d'Hérété et de M. Claude Dudley Andry, sera célébré très tranquillement, le dix-neuf octobre, à cinq heures de l'après-midi, en la résidence de la mariée, 2232 avenue Esplanade.

Mlle Evelyn Noble est actuellement à Hot Springs, Ve.

Mme John Laboulsse de Natchez, Miss., et ses enfants, sont les hôtes de M. et Mme James D. Hayward.

M. J. J. McLoughlin est revenu Jeudi d'un voyage à Washington, D. C. et à New York.

Le Juge et Mme Rufus E. Foster et leurs enfants sont de retour de la Caroline du Nord.

Mme Oscar Nixon est arrivée de l'Europe récemment et passera l'hiver chez Mlle Norton.

Mme F. N. Ogden est arrivée de Cincinnati ces jours passés.

Mme Ovide Lacour et son fils, M. Ovide Lacour, sont attendus de New York aujourd'hui.

M. et Mme Winchester Bowling sont de retour du Nord.

M. et Mme Bush LeBourgeois occupent la résidence Beauregard rue State, qu'ils viennent d'acheter.

Mme Richard Milliken est arrivée de New-York où elle a passé quelque temps après son séjour à Atlantic City.

Mlle Béatrice DeGrange est de retour du Nord.

Aux "Jeudis" de Mme Viardot.

La mort de l'inoubliable artiste Pauline Viardot donne de l'actualité aux "Souvenirs" de Mme Ardoy, une romancière russe qui assista en 1875 à une des soirées musicales du jeudi de Mme Viardot.

Mme Ardoy, fille du compositeur de musique justement renommé Blaremberg, toute jeune encore, et désireuse de se faire une place dans les lettres russes, fit en Russie la connaissance de Mme Hérette-Viardot, qui la présenta à sa mère. Lorsque Mlle Blaremberg vint à Paris, elle reçut rue de Douai le plus sympathique accueil.

On sait combien à cette époque les jeudis de Mme Viardot étaient recherchés. L'élite du monde littéraire et artistique s'y rencontrait.

Dès huit heures du soir, Mme Hérette-Viardot amena sa jeune protégée chez sa mère. Il n'y avait encore au salon que deux personnes, une gracieuse jeune fille, Mlle Viardot, debout près du piano, qui examinait une partition avec un jeune homme brun aux moustaches noires, qui n'était autre que le distingué directeur actuel du Conservatoire, M. Fauré.

Le salon était meublé dans un style très sévère, pas de bibelots encombrants, beaucoup d'espace. Le mobilier laqué blanc et recouvert de soie claire était appliqué contre les murs. A gauche du piano deux marches conduisaient dans une galerie de tableaux qui recevait le jour du plafond. Là étaient placés l'orgue et un petit nombre de tableaux de grande valeur, entre autres un excellent portrait de Tourguenef dû au pinceau de Kharlamof, le meilleur peut être qu'on possède du grand écrivain russe. Une cloison mobile séparait le salon du cabinet de travail de M. Louis Viardot.

Au bout d'une demi heure, sur l'escalier qui conduisait au premier étage retentirent des pas rapides et légers. La porte du salon s'ouvrit et une dame vêtue d'une robe de tulle noir s'avança au-devant de la visiteuse. Comme elle marchait très vite, dans sa précipitation son pied se prit dans un pli du tapis, elle chancela et tomba sur un genou.

—De prime abord, à vos pieds ! dit-elle en riant à la jeune fille.

Et avant que M. Fauré et Mlle Viardot aient eu le temps de la relever, d'un mouvement jeune et souple elle reprit son équilibre et tendit les deux mains à sa nouvelle amie.

Mlle Blaremberg était déjà conquise par la grâce, la souplesse et la vie intense qui rayonnaient dans la créatrice de "Fidès", et d'emblée elle saisit toute la séduction qui émanait de la grande artiste sans qu'elle eût le prestige de la beauté, ce qui subjuguait tous ceux qui l'approchaient. Le nez, le front, les cheveux de Pauline Viardot étaient très beaux et lui donnaient un profil de camée ; elle avait de ravissantes et mignonnes oreilles, les mains et le buste parfaits de forme. L'ensemble de sa personne était si séduisant que cette femme de cinquante huit ans reléguait au second plan l'éclat de jeunesse de ses filles et d'autres jolies femmes présentes.

Le salon se remplissait d'invités : Saint-Saëns, Sarasate, Gounod.... Mais du commencement à la fin de la soirée, toute l'attention se concentra sur la maîtresse de la maison.

Le concert n'avait pas encore commencé lorsque apparut dans le cadre de la porte Ivan Tourguenef et à ses côtés un homme de haute taille, trapu, le visage large et coloré, avec de longues moustaches retombantes et de petits yeux clairs qui perçaient comme des vrilles. C'était Flaubert.

Dès que l'auteur de "Madame Bovary" eut présenté ses hommages à la maîtresse des céans, le concert commença. Pourtant Flaubert et Tourguenef entrèrent dans le cabinet de M. Viardot, où se trouvaient déjà Henri Martin, Renan et d'autres. Pour prendre patience pendant la musique, ils firent une partie de cartes. La cloison de communication des deux pièces, retirée, permettait aux joueurs de whist de voir et d'entendre tout ce qui se passait au salon, confortablement assis dans des fauteuils.

Flaubert resta debout sous le linteau de la porte, regardant les assistants, mais surtout une jeune Russe, élève de Mme Viardot, "son béguin", à ce que prétendait Tourguenef.

Ce soir-là, Mme Viardot ne prenait part au concert qu'à titre d'accompagnatrice, ne voulant plus chanter en public, pas même chez elle. Mais à une autre de ses réceptions, elle céda aux instances de ses invités et chanta la célèbre scène de lady Macbeth.

Saint Saëns se mit au piano. Mme Viardot s'avança au milieu du salon. Sa voix, d'abord un peu lourde, domina bientôt tous les auditeurs, enveloppés par le charme indéfinissable de ses notes chaudes et vibrantes, saisis par ce jeu incomparable où la chanteuse et la tragédienne se confondaient dans l'artiste géniale.

Pas une nuance de cette âme altière, dévorée par le remords, n'échappait à l'interprète, et lorsque baissant la voix, dans un pianissimo tendre et caressant, où s'exhalaient la plainte, la terreur et les tourments, Mme Viardot frottant ses belles mains prononça les fameuses paroles : "Tous les parfums de l'Arabie ne purifieront pas cette petite main", la salle entière tressaillit d'un frisson d'horreur et d'admiration.

Ces effets puissants étaient obtenus sans geste théâtral, avec beaucoup de mesure, une diction admirable où chaque mot était nettement prononcé, et l'inspiration, la conception personnelle du rôle et le jeu plein d'âme s'ajoutaient à la perfection du chant.

Après la scène de lady Mac Beth, Mme Viardot chanta "le roi des aulnes", de Schumann, toujours avec l'accompagnement de Saint-Saëns. L'impression était saisissante ; on assistait au moindres péripéties de ce drame dans la forêt ; on entendait la voix contenue du père, le murmure angoissé, les plaintes et les supplications de l'enfant et les paroles insinuantes et perfides du roi des aulnes qui devenaient tout à coup impérieuses et menaçantes.

Il était impossible de croire que c'était la voix d'une femme de cinquante-huit ans, qui, ainsi qu'elle le disait elle-même, n'avait conservé qu'un octave, et réussissait encore à exprimer des sentiments si dramatiques avec tant de jeunesse et de flamme.

Et comme pour montrer toute la variété de son talent, qualité que vantait toujours Tourguenef, Mme Viardot chanta ce soir là en espagnol, avec un ténor de l'Opéra, un duo comique sur les amours d'un nègre et d'une négresse. Et en effet la gaieté sincère, l'engouement coquet qu'elle prêtait à la moricaude amoureuse, permettaient de mesurer toute l'étendue et la diversité de ce talent unique, qui donnait à tout ce qu'il interprétait une empreinte individuelle défiant toute rivalité.

Tourguenef surtout ne tarissait pas en éloges. L'auteur de "Pères et Enfants" était presque un débutant dans les lettres quand il fit la connaissance de la famille Viardot. Le jour où il entendit pour la première fois la grande artiste, il fut saisi par la puissance de son talent. Ce fut un événement capital dans sa vie. Il en parlait encore avec enthousiasme dans les derniers jours de sa longue carrière.

Il aimait à rappeler que l'impression qu'il avait ressentie était partagée non seulement par le public tout entier, mais par les acteurs et les choristes. Les pompiers eux-mêmes, dans les coulisses, restaient bouche bée sous le charme de cette voix troublante :

"Qui n'a pas entendu, qui n'a pas vu Mme Viardot en Orphée, Iphigénie, Fidélio, Desdemona, Norma, Rosine....ne peut pas comprendre l'enthousiasme qui électrisait la salle entière lorsque Pauline Garcia paraissait sur les planches".

Nul ne pouvait résister à cette voix. Même la mère de Tourguenef, qui était, comme on sait, un vrai tyran dont le despotisme fit beaucoup souffrir le grand romancier, dut rendre hommage à sa séduction.

Mme Viardot donna un concert à Moscou en 1846 et Mme Tourguenef, qui avait déjà connaissance des relations qui existaient entre son fils et la famille Viardot, ne les aperçoivait point du tout. Cependant elle résolut d'entendre la cantatrice.

C'était une matinée. Au retour du concert, Mme Tourguenef fut très mécontente en voyant qu'Ivan n'était pas rentré pour le dîner. Elle fut maussade pendant toute la durée du repas et ne prononça pas une parole. Vers la fin du dîner, elle donna un coup violent de son couteau sur la table, et comme en se parlant à elle-même, s'écria :

—Il faut avouer pourtant que cette maudite bohémienne chante fort bien !

De son côté, Mme Viardot appréciait profondément le génie de Tourguenef et exerça une grande influence sur son travail. A Bougival, où la famille Viardot et Tourguenef passaient l'été, Mlle Blaremberg a vu souvent l'écrivain russe consulter la grande artiste sur son roman, les "Terres vierges", qu'il composait à cette époque. Il lui lisait chaque chapitre dès qu'il était terminé. Elle comprenait fort bien le russe et même le prononçait purement quand elle chantait des romances russes, mais n'aimait pas à le parler.

—Pas une ligne de Tourguenef n'a été donnée à imprimer avant qu'il me l'ait lue, dit elle un jour à Mlle Blaremberg. Les Russes ne savent pas que c'est grâce à moi que Tourguenef continue encore à travailler.

En disant cela Mme Viardot n'exagérait pas. Quiconque voyait de près cette artiste de génie comprenait qu'elle devait exercer une influence stimulante sur la nature impressionnable de Tourguenef. Son intelligence, son goût artistique, son aptitude à saisir d'emblée l'essentiel et à écarter tout ce qui est secondaire, sa vaste instruction—elle possédait en perfection l'espagnol, l'italien, l'anglais et l'allemand—et enfin son énergie et son amour du travail joints à une volonté inébranlable ne manquaient pas, aux heures de découragement dans la création artistique que connaissait parfois Tourguenef, de le remonter et de l'inspirer.

Tourguenef se trouva au milieu de la famille Viardot lancé en plein dans le courant artistique français. N'est-ce pas à cette influence que l'auteur d'"Eaux printanières" a dû d'être le seul d'entre les romanciers russes qui ait réussi à mouler ses œuvres dans cette forme sobre, exquise, classique par sa pureté, dont on n'avait trouvé jusqu'ici les modèles que dans la littérature française.

Il n'y a pas longtemps, le Conseil municipal a décidé qu'un buste de Tourguenef, offert à la ville de Paris par le statuaire russe M. Aroveon, ornera la maison qui a remplacé le coquet hôtel Viardot de la rue de Douai, où Tourguenef, a écrit plusieurs de ses romans et entre autres "Terres vierges," dont le "Temps" a eu la primeur.

Et longtemps encore le grand écrivain russe sourira à Berlioz au square Vintimille et rappellera aux passants que c'est là que, pendant près d'un quart de siècle, tout ce que Paris avait d'hommes illustres dans les lettres et les arts venait le jeudi rendre hommage à la femme de génie, la cantatrice et tragédienne sublime Pauline Viardot, que nulle ne fera jamais oublier.

MICHEL DELINES.

57 ANS est un long espace de temps, et le fait que le Bitter soit parvenu à conserver la confiance du public pendant aussi longtemps prouve son mérite. Par conséquent, prenez toujours pour les Maux d'Estomac

HOSTETTER'S
CELEBRATED
STOMACH
BITTER

LA GREFFE DU ROSIER.

M. Célestin Crépinon habitait à Martignes-sur-Lot une maison entourée d'un jardin.

La grille qui bordait la rue était couverte de lierre et des liserons, aux premiers souffles printaniers, sonnaient leurs clochettes autour d'une tonnelle d'où le vieux garçon regardait "passer le monde."

Noueux tel un cep de vigne, le nez en bec d'agasse, les cheveux en broussailles, les yeux jaunes ombragés de sourcils en aigrettes de hiboux, il portait allègrement la cinquantaine et disait, en tirant des bouffées" de sa courte pipe : Encore soixante ans de cette vie et je mourrai satisfait." Il avait converti en bonnes rentes les vignobles dont il était propriétaire et, grâce à cette sagesse, menait l'existence rêvée du "Parfait Jardinier". Ce livre précieux voisinait avec un sécateur dans le tablier de toile dont il était aussi fier que de ses dahlias dentelés, ses hortensias décoratifs et ses rosiers lourds de fleurs aux pétales nacrés, ou rose tendre comme certains coquillages, ou rouge vif et qui semblaient saigner sous les baisers du soleil.

M. Crépinon avait pour voisine Mme veuve Sophie Blancard, jadis modiste, et qui demeurait à la belle saison dans un pavillon, sous les pins, à l'autre extrémité de la ville. Il la rencontrait quelquefois à la musique et comme il était homme de bien, ne manquait pas de la saluer poliment. En tous autres temps, M. Crépinon n'y pensait même point. Attentif à sarcler, à greffer, il poussait le respect du jardinage jusqu'à ratisser lui même ses allées, menait la chasse aux escargots et, quand le soir tombait, versait sur les massifs, avec la parcimonie que commandait la rareté de l'eau, la bienfaisante pluie de l'arrosoir. Puis il sortait. Il faisait sonner sur le pavé ses chaussures aux talons armés de fer. Plein de bienveillance il répondait par un signe de la main ou un "bonjour" amical aux boutiquiers, s'arrêtait parfois pour demander des nouvelles "du petit, de la petite ou du grand-père" et, vers six heures, on le voyait pousser la porte du Café des Indépendants. La terrasse en donnait sur une placette où par l'artifice d'un Eros de pierre s'égouttait l'eau claire d'une fontaine. Il retrouvait, autour du billard, une dizaine de camarades, vieux garçons comme lui, qui formaient le Club des Célibataires, dont Crépinon était président.

Sa vie s'écoulait ainsi, paisible et régulière. On ne lui connaissait d'autre passion que ses fleurs. Charitable et doux, il n'avait jamais tué que les chenilles et les pucerons ennemis de son jardin.

Au Club des Célibataires c'était à qui le choierait : "Avec ses revenus il aurait pu facilement prendre femme ; il a préféré sa liberté. Vive Crépinon !" Et chaque année, à l'unanimité, Crépinon était réélu président.

Certain soir, comme il se rendait sans hâte à son café, il s'arrêta plein d'admiration devant un rosier grimpant qui, au mépris d'une grille, offrait aux passants ses fleurs de pourpre. C'était au mois de juin. Les cours intérieures laissaient émerger de leurs murs des lilas en touffes épanouies. Crépinon, heureux de vivre et comme engourdi de bien être devant ses roses, sentit le désir lui venir d'en posséder de pareilles. Il demanda à qui appartenait le jardin. On lui répondit : "Mais à votre voisine Mme Blancard". — "Elle se met bien," pensa Crépinon, qui continua son chemin. Au café, on remarqua son air préoccupé. Ses amis s'informèrent de sa santé : "Un peu de migraine". On n'insista pas.

Après le dîner, comme il rentrait chez lui, devant la grille il devina le rosier, dans l'ombre, à son parfum. Il ralentit sa marche afin de le respirer plus longtemps, songea : "Si je pouvais avoir des greffes de ce rosier", et par une brusque résolution de timide, décida qu'il se présenterait dès le lendemain chez Mme Blancard "à la seule fin de demander les greffons".

Peut-être avait-il trop présumé de son courage. Comme il sortait vêtu des habits du dimanche, il s'aperçut que ses jambes étaient molles et que son cœur battait. Son émotion grandissait à mesure qu'il approchait, il souhaita quelque événement imprévu qui l'obligerait à rebrousser chemin, puis se tranquillisa : "Peut-être Mme Blancard serait-elle sortie". Quand il fut devant la grille le rosier lui parut encore plus beau que la veille. Il ne tenait qu'à lui d'avoir dans son jardinet des roses pareilles et tout en préparant la phrase qu'il adresserait à la modiste afin d'obtenir d'elle ces greffes si désirées, il tira résolument la sonnette. Des moineaux effrayés s'envolèrent que M. Crépinon, troublé, prit pour autant de bec figues. Une petite bonne s'avança et derrière elle Mme Blancard. "Tiens ! Monsieur Crépinon ; quelle surprise tout de même !" Célestin en laissa tomber son chapeau, et, montrant sa canne : "Excusez moi, dit-il, j'ai les mains si embarrassées."

Ils s'assirent sous un marronnier. Les iris pâles miraient dans un bassin leurs fleurs délicates, les allées bordées de buis longeaient des massifs de syringas. Entre les branches se découpait le ciel. Un nuage y semblait flotter comme un cygne endormi.

Crépinon regardait obstinément le bout de ses bottines vernies des jours de fête et traçait des figures géométriques sur le sol. "N'était il pas encore trop tôt pour expliquer le vrai motif de sa visite et Mme Blancard ne le jugerait-elle pas bien intéressé ?" Il résolut donc, tant son incertitude était grande, de ne point parler des greffes, au moins pour cette fois. "Il était venu en voisin ; que faire de mieux par une si belle journée".

Mme Blancard souriait. Sous ses cheveux blonds, son visage un peu gras avait le velouté d'un fruit mûr. Elle portait avec aisance ses quarante printemps et faisait valoir, à chaque mouvement, car Crépinon ne lui déplaisait pas, les charmes épanouis de sa fraîche et consolable maturité. Au geste qu'elle ébaucha pour arranger un pli de sa robe, elle laissa deviner par Crépinon charmé la plénitude de sa gorge. Un tiède parfum de verveine chatouilla les narines du rentier. Il rougit, se leva et voulut prendre congé. "Pas avant d'avoir fait le tour du propriétaire". Et Mme Blancard, prenant d'autorité le bras de M. Célestin l'entraîna vers les massifs fleuris où bruissaient les insectes. Au bout de l'olivette argentée, une maisonnette avec terrasse à l'italienne se dressait sous les pins.

C'était la fin du jour. Au loin la plaine qu'on entrevoyait à travers les branchages se marbrait d'ombres violettes. Les passereaux s'appelaient dans les arbres. Un souffle plus frais effeuilla sur les cheveux de Mme Blancard les pétales d'une rose. Crépinon tourna la tête, attiré par le vol de ces petites choses claires. Il regarda aussi la femme, elle s'appuyait contre lui, le teint animé, le regard savamment distrait, la bouche entrouverte comme pour mieux aspirer cette brise savoureuse. La lumière nacrée du crépuscule semblait la caresser.

Ainsi éclairée, l'ancienne modiste était presque belle supérieurement. Il rougit encore, prétexta l'heure avancée, demanda la permission de se retirer. Mme Blancard l'accompagna jusqu'à la grille et, lui tendant la main ; "N'oubliez pas, dit-elle, que vous m'avez promis de revenir." M. Crépinon, si grand était son trouble, ne se rappela point qu'il n'avait rien promis.

Ce soir-là le Club entier des Célibataires fut frappé par la mine à la fois éveillée et distraite de son président,

Les jours passèrent, mais non l'inquiétude des Indépendants, car, au café, M. Célestin ne s'y rendait guère ou pour ainsi dire point : et les propos de courir et les langues de travailler. "Etait-il malade ? Avait il des ennuis d'argent ? Etait il amoureux ?" Crépinon amoureux!.... Ce mot fit beaucoup rire.

Ah ! oui, certes, M. Célestin avait changé. Lui naguère si joyeux s'ennuyait. Il dépérissait, c'était visible. Tourmenté par un égal désir de retrouver Mme Blancard et de la fuir, il se précipitait tout à coup vers la grille, croyant entendre son pas ; mais quand, au grand hasard, elle passait devant sa maison, il se cachait tout honteux. Elle n'avait point disparu qu'il était saisi par un âpre désir de la revoir. Alors il évoquait le petit pavillon blanc sous les pins et la trop courte promenade dans l'olivette ensoleillée. Il croyait sentir sur son bras le poids délicieux de Sophie Blancard qui s'y appuyait mollement.

Ainsi M. Célestin ayant perdu la paix de son âme vidait jusqu'à la lie la coupe de l'amour empoisonné par sa propre timidité. Puis, brusquement, à cette timidité succéda une audace démesurée. M. Célestin prétendit retrouver tout de suite Mme Blancard. Il le sentait, la vie lui était devenue impossible sans cette femme dont l'image désirable habitait ses rêves. Il retourna donc chez elle. "Ah ! songeait-il devant le rosier de l'ancienne modiste, passion du jardinage, où m'as tu conduit ? Si je n'avais pas souhaité d'avoir de tes greffes, arbuste aux fleurs de pourpre ; je ne sonnerais pas à cette grille pour la seconde fois.

Mme Blancard vint ouvrir en personne. L'ombre du chapeau rendait plus jeune son visage. Elle accueillit M. Crépinon avec un sourire attendri et il en éprouva une joie d'enfant. Il restait là, sans mot dire, absorbé par la révélation d'une félicité qu'il n'avait pas encore soupçonnée. Tous deux se dirigèrent vers le banc, sous le marronnier. De grandes libellules faisaient miroiter au soleil leurs ailes transparentes. Mme Blancard prit le bras de Crépinon qui murmura : "Comme on est bien ici."— "Venez plus souvent". — Je n'ose pas". — "Même si je vous le demandais ?" Ils parlèrent ainsi longtemps, oubliant l'heure, heureux d'être ensemble et surpris d'avoir pu vivre tant de jours l'un sans l'autre.

Au moment de partir et comme il allait franchir la grille, Mme Blancard coupa une rose qu'elle remit à M. Crépinon. "Vous aimez les fleurs, je crois," dit-elle en souriant. — "Si j'aime les fleurs, reprit Célestin, ah ! madame". Et songeant à sa première visite, il ajouta d'une voix que l'émotion faisait trembler : La greffe ! la greffe !" — Comment la greffe ? Quelle greffe ?" — "La greffe de votre rosier." — "De mon rosier ? Je ne comprends pas davantage". — "C'est vrai, je vous dois un aveu". Alors comme un écolier pris en faute et d'une voix si faible que Mme Blancard l'entendit à peine, Crépinon reprit : "Quand je suis venu pour la première fois, c'était avec l'intention de vous demander quelques greffons de ce rosier ; mais voilà, je vous ai vue et...." — "Et vous m'avez parlé d'autre chose", ajouta Mme Blancard qui, rassurée et satisfaite, refermait lentement la grille, tandis que Célestin, confus, disparaissait dans la nuit.

A quelque temps de là, le Club des Célibataires apprenait, avec la démission de son président, le mariage de M. Crépinon et de Mme veuve Sophie Blancard.

Ayant donné lecture de cette grave communication, le doyen conclut tristement : "C'était pourtant un bien brave garçon.